

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 9

Artikel: Polanski ou l'art d'exorciser l'horreur : "Le pianiste" de Roman Polanski
Autor: Maire, Frédéric
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931252>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Polanski

ou l'art



d'exorciser l'horreur

«Le pianiste» de Roman Polanski

En forme de réponse à «La liste de Schindler» de Steven Spielberg, «Le pianiste» de Roman Polanski, lauréat de la Palme d'or à Cannes, retrace le génocide des Juifs en Pologne avec rigueur, pudeur et honnêteté, tant intellectuelles que cinématographiques. A travers l'histoire (vraie) d'un pianiste qui a miraculeusement survécu à l'anéantissement des Juifs de Varsovie, Polanski dévoile aussi des pans de sa propre histoire d'enfant du ghetto de Cracovie.

Par Frédéric Maire

Exilé aux Etats-Unis puis en Europe occidentale, Roman Polanski désirait depuis longtemps réaliser un film en Pologne, sa terre natale et celle de ses débuts, là où il avait tourné pour la dernière fois en 1962 («Le couteau dans l'eau»). Il souhaitait aussi évoquer une période essentielle de sa propre enfance: la Deuxième Guerre mondiale, l'horreur du ghetto de Cracovie, la mémoire de ses parents déportés.

En découvrant le livre autobiographique de Wladyslaw Szpilman, le cinéaste a tout de suite compris qu'il tenait là l'occasion de concrétiser son projet. Ce roman retrace l'histoire d'un jeune pianiste enfermé dans le terrible ghetto de Varsovie. Tandis que toute sa famille est déportée, il parvient à

s'échapper juste avant que les Allemands ne rasant le vieux quartier juif. Jusqu'à l'arrivée de l'armée russe, il surviva dans Varsovie occupée en se cachant dans un appartement providentiel. Ce récit, qui a paru à la Libération sous le titre *Mort de la ville* avant d'être interdit par les communistes, a été réédité récemment.

Spielberg recalé

Au Festival de Cannes, Roman Polanski confiait que «Le pianiste» est probablement le plus personnel de tous ses films. Mais l'aventure fut douloureuse, tant durant la phase de recherches et de préparation que lors de la mise en images: «Sur le tournage, parfois, je me sentais très triste, a-t-il reconnu. Durant l'écriture du scénario, avec Ronald Harwood, nous avons curieusement beaucoup ri! C'était sans doute le seul moyen de faire face à l'horreur décrite par le livre.» En produisant lui-même le film, grâce à des capitaux essentiellement européens et à l'appui de ses complices Alain Sarde et Robert Benmussa, Polanski a gardé le contrôle du film de bout en bout. Le résultat, couronné d'or à Cannes, témoigne de la probité du cinéaste.

Polanski, qui avait refusé de réaliser «La liste de Schindler», réussit là où Spielberg montrait ses limites. Reconstituer, avec une rigueur et une retenue étonnantes, l'indicible horreur d'un monde pris de folie: les exécutions sommaires, les rafles, la faim, la trahison, la déportation, l'anéantissement de toute une communauté. Et cela sans jamais céder à la facilité du spectacle, ni à la prétention de la vérité historique. Au contraire. Fort de sa propre expérience, Polanski s'attache surtout aux détails, à ces petits riens qui dessinent par touches successives l'empreinte de la tragédie. Il ose filmer les réactions des prisonniers du

ghetto: ceux qui acceptent leur sort, ceux qui luttent jusqu'au bout, pour la gloire ou une survie éphémère, ceux qui pactisent avec l'ennemi; même ceux qui se prennent à croire en l'avenir radieux que leur promettent les Allemands en les entassant dans les trains de la mort.

La parole à Chopin!

Remarquable metteur en scène, excellent directeur d'acteurs, Polanski se distingue en outre par la justesse de son point de vue et l'adéquation de sa bande sonore. Dans les séquences les plus poignantes, mais ja- ▶

Szpilman n'est ni un héros ni un saint ni un prophète, juste quelqu'un qui sauve sa vie quand les autres sont piétinés, balayés par la mort

Wladyslaw Szpilman (Adrien Brody)

mais pathétiques, la musique (notamment de Chopin) exprime admirablement ce qui ne peut l'être par les mots ou les images. Le piano, de prime abord un peu incongru dans ce contexte de guerre et de misère, parvient pourtant à instiller au film sa respiration, son rythme. Dans une scène clé, Polanski donne à cet égard la mesure de son art: peu avant la débâcle de l'armée allemande, Szpilman est découvert par le capitaine Wilm Hosenfeld, officier mélomane de la Wehrmacht qui l'écoute jouer Chopin dans les décombres d'une villa bombardée; pacifié, il l'aidera à se nourrir et à se cacher.

Polanski garde par ailleurs le même point de vue avec une constance sans failles: jamais il ne dévie du regard de Szpilman. La révolte du ghetto de Varsovie, sévèrement réprimée par les nazis, est par exemple entièrement filmée à travers les rideaux du petit appartement où Szpilman se terre, muré et crevant de faim. Ce parti pris rigoureux donne certes une vision morcelée du génocide et du drame enduré par les Juifs polonais, mais elle n'en est que plus sincère et véridique. Incarné par l'acteur américain Adrian Brody – qui reconnaît volontiers qu'il tient là le rôle de sa vie –, Szpilman n'a rien

de l'homme parfait, seulement un pianiste qui doute, qui souffre, qui ne veut pas croire ce qu'il voit, qui ne comprend plus rien. Ce n'est ni un héros ni un saint ni un prophète, juste quelqu'un qui sauve sa vie quand les autres sont piétinés, balayés par la mort. ■

Réalisation Roman Polanski. **Scénario** Ronald Harwood, d'après le livre de Wladyslaw Szpilman. **Image** Pawel Edelman. **Musique** Wojciech Kilar. **Son** Jean-Marie Blondel. **Décor** Allan Starski. **Costumes** Anna Sheppard. **Montage** Hervé de Luze. **Interprétation** Adrian Brody, Thomas Kreschmann, Frank Finlay, Maureen Lipman... **Production** Studio Canal; Alain Sarde, Robert Benmussa, Roman Polanski. **Distribution** Frenetic Films (2002, France / Allemagne / GB / Pologne). **Site** www.lepianiste-lefilm.com/ **Durée** 2 h 28. **En salles** 25 septembre.

Wladyslaw Szpilman (Adrien Brody)



Roman Polanski

Au bout du malentendu

Cinéaste insaisissable au talent fou mais à la personnalité contestée, Roman Polanski obtient, à 69 ans, une consécration inespérée du jury de Cannes présidé par David Lynch, pour «Le pianiste». Retour sur l'un des plus étonnants parcours du cinéma mondial.

Par Norbert Creutz

Tous les commentateurs l'auront noté, «Le pianiste», Palme d'or à Cannes cette année, marque une sorte d'aboutissement dans la carrière de Roman Polanski. Le cinéaste d'origine polonaise n'y affronte-t-il pas le traumatisme fondateur de son existence, la Shoah, et n'est-il pas retourné pour l'occasion au pays après 40 ans d'exil? Mais le triomphe n'aura pas été total. En effet, nombreux ont été ceux à déplorer une mise en scène trop «sage», sans oser tout à fait avouer qu'à leurs yeux, Polanski a perdu l'essentiel de son intérêt. Autrement dit, nous serions soit devant un grand cinéaste fêté trop tard, soit devant un cinéaste surfait qui révèle enfin ses limites...

Pas d'accord! Longtemps victime d'amalgames hâtifs entre sa vie privée mouvementée et son œuvre, Polanski se voit aujourd'hui confronté à un nouveau malentendu: celui qui ferait de lui un moderne ayant peu à peu viré académique. On avait déjà entendu ce reproche au temps de «Tess» après celui, plus commun, qu'il se répétait avec «Le locataire» – ses deux chefs-d'œuvre, soit dit en passant. Or, non seulement Polanski n'a jamais été un cinéaste moderne à proprement parler (au contraire de son compatriote Jerzy Skolimowski), mais encore ses films ont été régulièrement sous-estimés au moment de leur sortie.

Il y a donc un vrai mystère Polanski. Cinéaste au talent évident mais toujours soupçonné de superficialité, lui-même n'a jamais